

IX – Harcourt au temps de la guerre de 39-45

Des divers entretiens que nous avons pu avoir avec les fils/filles ou petits-fils/filles de ceux qui ont effectivement connu la seconde guerre mondiale à Harcourt, il ressort clairement qu'aucun fait décisif, ou même particulièrement marquant de cette époque difficile, ne se soit passé à Harcourt ou dans son très proche environnement.

Cela ne veut pas dire, bien évidemment, qu'il ne s'est rien passé ici. Au contraire, la période est riche d'anecdotes, mais c'est surtout le sentiment d'une population soumise à l'autorité des troupes d'occupation qui souffre dans son quotidien, dont l'essentiel est de tenter de subvenir aux besoins vitaux de tous les jours, se raccrochant progressivement à l'espoir de jours meilleurs, autant que la TSF, clandestine et de Londres, écoutée en cachette, diffuse des nouvelles encourageantes des fronts de l'Est et d'Afrique et qu'une lueur apparait, à l'Ouest, avec la rumeur de plus en plus persistante d'un éventuel débarquement.

Que savons-nous précisément, et de quelles sources ? Celles-ci sont soit le fait des Récits qui nous ont été faits, soit littéraires. Les premières seront notées R (sans autre précision pour respecter l'anonymat qui nous a presque toujours été demandé, sauf exceptions expressément acceptées par les narrateurs) et les secondes trouveront leurs références de publication.

R : Les gens d'Harcourt sont d'abord sonnés par l'annonce de la guerre annoncée à la population par le tocsin des cloches de l'église Saint Ouen, sur la place du village, puis les ordres de mobilisation générale affichés sur les murs, en noir et blanc, comme des faire-part de deuil nous commentera, l'un des enfants (ans) de l'époque . Puis c'est le départ des hommes en âge d'être appelés, et la drôle de guerre où, ici comme ailleurs, on attend. Les femmes font vivre le village. Les fenêtres des maisons sont peintes en bleu par précaution contre les raids aériens. Le soir, les masques à gaz sont placés au pied du lit « au cas où », des exercices de défense passive sont régulièrement organisés. L'hiver 39-40 est rude et froid ; l'essence et le charbon commencent à manquer : C'est de début des privations.

Avant même l'arrivée des allemands, Harcourt subit le traumatisme de voir passer l'armée française en déroute, mal habillée et équipée, affamée, se ruant dans les magasins ouverts (encore très nombreux à Harcourt à cette époque), demandant à manger et à boire, payant quand elle y pensait, répandant des rumeurs alarmistes sur la férocité des troupes allemandes, alimentant par-là les craintes qui se traduisirent assez vite chez certains par la décision (généralement prise par le père après des discussions familiales quelque fois vives) de fuir, grossissant l'exode vers le sud de la France. Quelque fois ce départ est suivi d'un retour rapide pour cause d'embouteillages ou de problèmes mécaniques sur des voitures surchargées. Monsieur Delacaze nous autorise à dire que ce fut le cas de son père, boulanger à Harcourt, qui revint avec femme et enfant, nourrir ces concitoyens. Mais c'est la stupeur au retour à la boulangerie familial : Tout a été vandalisé, la cave littéralement pillée (tout le monde la connaissait de réputation). Cela laissera des traces dans les relations humaines au village.

Harcourt est occupé dès l'hiver 1940 par les troupes de la Wehrmacht (une centaine d'hommes) dont le premier soin, si l'on ose dire, est de se loger. Cela entraîne des réquisitions de chambres chez l'habitant, voire de maisons entières, pour les officiers, la troupe campant, quant à elle, dans le parc

du Château. Le manoir de Chrétienville est entièrement réquisitionné, les propriétaires dûment priés de faire leurs valises.

Hormis quelques rares excès, dont il sera question plus bas, la cohabitation entre la population et l'occupant ne s'est pas trop mal passée. L'idée, vaguement flottante, est celle du « silence de la mer » de l'écrivain Vercors, faisant ressurgir, bien des années après chez des enfants devenus adultes, ou qui n'ont pas eux-mêmes vécus les événements mais en ont seulement entendu parler, mais à qui l'Education Nationale de l'après-guerre (favorable à la réconciliation franco-allemande) a fait lire le livre, le mythe du « bon allemand » versus, on le verra, du SS des années 43-44.

Chacun garde une certaine distance, que l'on soit l'occupé qui ne veut pas fraterniser, ou l'occupant qui, s'il n'est pas une vraie brute, sait bien que sa légitimité est discutable, a pleinement conscience des souffrances qu'il fait endurer et qui, peut-être même, en souffre lui-même, et que la situation ne sera pas éternelle – surtout depuis l'ouverture et le développement que l'on sait du front de l'Est- Mais d'un autre côté on éprouve de la sympathie pour la personne que l'on côtoie tous les jours, qui peut se révéler urbain et cultivé, souvent mélomane, voire séduisant et éloigné de sa propre famille – qui finalement ne doit pas être bien différente de celle de l'occupé.

C'est aussi un choc de civilisation. Un officier allemand prend plaisir à se faire doucher quasi nu, tous les matins, dans la cour de la maison où il a réquisitionné une chambre, par son ordonnance, à grands coups de seaux d'eau froide. Il a 28 ans et il semble aimer cela ; Peut-être aussi qu'on le regarde ? Mais en 1942, il part pour le front de l'Est et se fera tuer à Stalingrad. C'était bien sûr l'ennemi, mais son départ, après de longues étreintes, cause malgré tout un vide.

Ce côté idyllique ne doit pas faire oublier les nécessités premières : se nourrir, se chauffer, se plier à des corvées, risquer d'être otage, rend la vie réellement très dure. Comme c'est pire dans les grandes villes, Harcourt voit arriver au fil du temps, son lot de migrants, parmi lesquels sûrement quelques réfractaires du STO, ou des Juifs. La plupart est employée dans les fermes pour pallier le manque d'hommes.

Ce fut l'occasion de la création de la première équipe de football d'Harcourt, la pelouse du château étant transformée en terrain et l'aile droite du bâtiment en vestiaires. Il paraît que les soirées de victoire se terminaient chez Marguerite, le meilleur restaurant du coin, à Chrétienville. L'ambiance est plutôt bon enfant. Mais les choses changeront en 1944 avec le départ des réfugiés.

Les camions de l'entreprise Feraboli, la famille étant revenue d'exode en zone libre depuis le 15 août 1940, sont réquisitionnés par la préfecture pour la campagne de betteraves, puis par les allemands qui les utilisent – avec les chauffeurs- , au Havre et à Beaumont le Roger ou encore Rouen.

Une certaine résistance s'organise –t-elle cependant ? Personne ne semble rien savoir de très précis sur la question. Les sources littéraires sont également assez clairsemées sur cette question, pour Harcourt stricto sensu, à contrario d'autres villages alentours.

Toutefois (Cf. La résistance dans l'Eure – Julien Papp – Ed. du sapin d'Or P.141) il est fait état d'une circulaire du 25 juin 1941 demandant des mesures contre les communistes « en raison des récents événements internationaux ». Le Préfet, estime en outre qu'il fallait interner 25 à 30 personnes, et fait surveiller 18 « indésirables », car « faute de moyen » il ne pouvait les faire interner, et de citer à cette occasion « René Roux à Harcourt ». Notons immédiatement que ce Monsieur Roux deviendra Maire d'Harcourt à la libération, en remplacement de Monsieur Chrétien, – Général en retraite, ancien héros de Verdun- qui a assuré la magistrature d'Harcourt pendant toute la guerre,

démisionné d'office par les FFI le 25 août 1944. Aujourd'hui toutefois, la place du village s'appelle Place du Général Chrétien, pas place René Roux.

Plusieurs faits de l'armée d'occupation sont à déplorer. Citons à titre d'exemple :

Le Sous-Préfet des Andelys se plaint le 2 mars 1944 de ce que depuis l'automne 1943, les unités blindées SS ne cessaient de faire parler d'elles dans l'Ouest du département, surtout dans la vallée de la Risle et les plateaux environnants : manœuvres de chars dans les champs ensemencés et sur les routes, destruction des clôtures et des accessoires, incendies dans les forêts (Fontaine-la-Soret, Serquigny, Neuville-du-Bosc). Plus loin l'auteur note cependant que les appréciations des autorités françaises (certes vichystes) soulignent les rapports « corrects » des troupes avec la population pour les opposer il est vrai aux constatations du Préfet de Bernay qui notait, le 2 novembre 1943, que « l'attitude des contingents SS tranchait brutalement avec celle des troupes ayant quitté « récemment » l'arrondissement qui avaient observé davantage « les instructions franco-allemandes ». cf La résistance dans l'Eure, P.128). Harcourt n'est pas nommé, mais la Neuville-du-Bosc est si proche, que l'on peut penser qu'il y en a été de même.

Les années 1943 et 1944 voient le flux et le reflux des régiments allemands. La population n'a pas le temps de les connaître. Les relations sont quasi inexistantes.

Le 24 décembre 1943, la nuit venue, les hommes du maquis SURCOUF, sous la direction de leur chef Robert Leblanc, qui deviendra plus tard le 1^{er} bataillon de marche de Normandie, (et rendra sur la place du Neubourg le 8 octobre 1944, les honneurs au général de Gaulle,) attaquent Harcourt, et plus précisément le dépôt d'essence qui y est installé (chercher le lieu exactement) avec 3 sections, soit une trentaine d'hommes, face sept à huit cents allemands qui y sont stationnés, mais qui, en cette nuit de Noël festoient « au loin dans leurs baraques et dans la ferme » à l'exception des sentinelles et ceux du poste de garde. Tous sont rapidement neutralisés par « Roger le Lorrain », « Serpent », « Pélican » et « Grand Jules » ainsi que « Torpille », « bézo » et « Le Chat ». Ensuite la majorité des fûts est hissée sur un camion, les autres, qui ne peuvent être transportés, faute de place, sont éventrés sur place. L'opération a été longue, mais aucun coup de feu n'a été tiré et aucune perte n'est à déplorer chez les partisans.

Ironie de l'Histoire, le Camoin tombera en panne au retour à Saint-Georges du Vièvre et se heurtera à une quinzaine d'Allemands, des SS, « ivres et bruyants ». L'équipage, se faisant passer pour une équipe de travailleurs de l'organisation Todt livrant de l'essence pour le mur de l'Atlantique, réquisitionnera les militaires pour pousser le camion jusqu'à la descente vers Saint-Etienne, lui permettant de disparaître dans la nuit, laissant derrière lui l'escouade de SS agiter les bras en signe d'adieu bienveillant

(ref sur internet : beaucoudray.free/surcouf.htm) - (auteur inconnu)

En 1944 c'est la division 3.Panzer-kompanie du SS-Panzer-regiment 12 «HitlerJugend » qui s'installe à Harcourt. Elle est commandée par le jeune Rudolph Von Ribbentrop, fils du ministre allemand des affaires étrangères du même nom.

Il n'a que 23 ans, mais il est déjà décoré de la Croix de Chevalier gagnée dans ses combats sur le front de l'Est. Ses biographes le peignent comme un homme cultivé qui a plus le profil d'un poète ou d'un artiste que d'un guerrier (Il a fait ses études en Angleterre et est décrit comme un Gentleman). Mais comme il l'a demandé à son père, il ne bénéficiera d'aucun traitement de faveur. On dit de lui qu'il est « très courageux, très humain et aimé de ses hommes » qui l'appellent « le chef ».

Toutefois, peu de temps après son arrivée, il réunit la population sur la place du village pour la haranguer : Au moindre incident, les représailles seront terribles. Tout est dit, ou presque :

Passons la parole à Monsieur Delacaize.

« Des simulacres d'attaque sont organisés chaque semaine dans le village ou la région et donnent un aperçu de ce que seront les vrais combats. Soldats grimés, vrombissement de chars, rafales de mitrailleuses, tirs de canons traumatisent la population. Conscients sans doute de vivre leurs derniers moments, leurs jeux de guerre s'accompagnent de jeux démoniaques. Certaines nuits, toutes les vitrines des commerçants volent en éclats et ce sont des scènes de pillage. Les quelques voitures circulant encore sont « empruntées » pour effectuer des gymkhanas. Bancs d'église, chaise de restaurant serviront à un feu de joie sur la place du village. Au restaurant les ripailles sont suivies de beuveries. Champagne et alcools coulent à flot. Nourriture et femmes à volonté ! Malgré les brimades suivies subies la population reste calme.

Le jeudi de l'Ascension 44 sera l'apothéose. Durant des heures, ils chanteront, boiront, baiseront. Ivres, ils sortent sur la place et tirent sur tout ce qui bouge, sur les vitrines sur les fenêtres. Effrayés, les gens se barricadent. Puis le silence.

Nous les voyons partir dans des voitures, des camions. Il font une descente dans un restaurant voisin ou leurs collègues de l'armée de l'air fêtent la victoire de l'un des leurs. La fête dégénère en bagarre générale et fait quelques blessées et peut-être des morts.

Les hommes, les enfants sont réquisitionnés pour boucher les trous faits par les bombes sur l'aérodrome de Beaumont le Roger, ou pour creuser des trous de protection sur la route de Harcourt à Brionne. Chaque soldat doit pouvoir tenir debout dans un trou. Nous devons également surveiller les voies ferrées pour éviter les sabotages.

De notre chambre la nuit on voyait le ciel zébré par les tirs de DCA contre les forteresses volantes auréolées par de puissants projecteurs. On entendait le souffle de chapelets de bombes qui tombaient à quelques kilomètres, atteignant rarement leur objectif. Il y eut beaucoup de blessés et de tués dans la population civile à Beaumont et Nassandres.

Une nuit une de ces forteresses s'écrasa dans un champ à deux kilomètres du village, creusant un véritable cratère. Le matin les gens curieux se rendirent sur les lieux... Sur des centaines de mètres, des débris de carcasse d'avion, des objets, des corps déchiquetés – l'horreur. C'était la première fois que l'on voyait un avion si gros abattu. Les soldats allemands riaient. Le capitaine avec son fidèle chien ramassa un bras et le tendit son chien qui le croqua comme un vulgaire os... »

Parmi les faits d'armes, on note toujours dans La résistance en Normandie (ouvrage cité P 154) qu'un acte de sabotage a été réalisé sur la ligne de chemin de fer Evreux-Honfleur, qui passe entre Harcourt et La Neuville-du-Bosc. Toutefois, il est fort peu probable que ce sabotage ai eu lieu au niveau du passage à niveau ou de la gare Harcourt- La Neuville-du-Bosc, car à en croire Monsieur Huchet dans son livre les résistants ont soigneusement évité toute action sur Harcourt de peur de représailles sur la population. Mais il est attesté qu'au cours de cette période la composition des trains Evreux-Honfleur, a évolué, chaque train devenant munis d'une batterie de DCA, les wagons de marchandise prirent le pas sur ceux de voyageurs, transportant de plus en plus de matériel de guerre. Les alertes se multiplièrent, augmentant d'autant les délais de déplacements. Une fois il faudra 12 heures pour aller, par ce train, de Harcourt à Evreux.

On sait également qu'une équipe de S.A.S, commandée par le Commandant Dick Holland a atterri dans le secteur d'Harcourt, au Bocage de Chrétienville, pour opérer ensuite de part et d'autre de la RN 13 avec le concours des francs-tireurs de l'Est-Risle, qui les avaient recueillis dans la nuit du 17 au 18 août 1944. Cette nuit-là, deux FFI, Robillard et Hubert Lorient se faufilèrent entre les lignes allemandes pour rechercher trois paquets qui venaient d'être largués au-dessus de Hameau du Bocage afin de compléter l'attirail de l'équipe de S.A.S. L'un des paquets a exposé en touchant le sol, l'autre, qui a pu être récupéré, contenait une mitrailleuse, des grenades et des engins anti-char, « en très mauvais état ». Le 25 Robillard travaillait sur carte avec Etat-major Canadiens alors que Lorient guidait une reconnaissance vers Le Bocage et Chrétienville. Plus tard, il fut capturé aux environs de Saint-Philibert, torturé et fusillé. Les actions de ce groupe de S.A.S. ont consisté semble-t-il à attaquer des convois sur la RN 13 et de part et d'autre de la vallée de la Risle, puis lors de l'arrivée des unités alliées à poser des câbles pour rétablir les communications. Les protagonistes, venant d'un groupe du canton de Beaumont, étaient, autour de l'inspecteur de police Xavier Tranger, « résistant de la première heure », et des gendarmes Jean Le Calm et Charles Fouinat, Le Mannack, Henri Helin et Ernest Barrois. (La résistance dans l'Eure P. 264 et ?)

Monsieur Delacaze fait également état d'un combat aérien intervenu en 1944, peu après le débarquement, au-dessus d'Harcourt : *« il y eut une grande bataille aérienne au-dessus de moi. Plus d'une centaine d'avion anglais, allemands, virevoltaient dans le ciel. Poursuites infernales, piqués grandioses, looping, mitrailleuses qui crachent, bombes, avions en feu s'écrasant dans la plaine. Spectacle dantesque. Les moutons apeurés fuyaient dans tous les sens, moi écrasé sur la terre, le souffle coupé par la peur. Enfin le calme et la nuit revinrent et je pus récupérer les moutons dispersés ».*

Et une autre fois il raconte qu'un avion allié s'est écrasé non loin sur la route de Brionne : Un Spitfire polonais. Le pilote a pu sauter en parachute et en arrivant sur les lieux, les curieux découvrent le parachute mais pas le pilote. Une course se déclare alors entre les allemands qui veulent l'arrêter et les résistants qui veulent le cacher. Cette fois, il sera hébergé dans une ferme, avant de repartir, personne ne sait où.

Monsieur Delacaze manquera de se faire tuer deux fois ce jour-là. La première en jouant imprudemment avec les mitrailleuses de l'avion. La seconde en revenant à Harcourt. Une voiture conduite par un allemand lui propose de le ramener. Il refuse et continue son chemin à vélo. La voiture sera mitraillée quelques minutes plus tard, sur la route d'Harcourt, par un Lightning en maraude Résultat : Deux des occupants morts et un troisième gravement blessé.

La Division commandée par Rudolph von Ribbentrop, était stationnée à Harcourt avant le 6 juin 1944 (Jour J) mais le 8 juin elle combattait devant Norrey, commandée par le capitaine Lüdermann, Rudolph von Ribbentrop ayant été blessé trois jours auparavant, soit le 5 donc avant le débarquement ; Comment et par qui ? des partisans à Harcourt ? Ceci est pure extrapolation, mais on sait que les journées du 5 et 6 juin 1944 ont été marquées par de nombreuses attaques des résistants, notamment du réseau Surcouf qui a reçu de Londres les messages suivants « Les dés sont sur le tapis » (couper les communications ferroviaires) et « Il fait chaud à Suez » (débuter les actions de guérilla) : le 5, la feldgendarmerie de Pont-Audemer et le 6 le poste d'observation de Mont-Rôti et Saint-Benoît des Ombres] Dans cette bataille, la HJ perd 7 chars (dont tous les chars de la 3^o), 16 tankistes sont tués et 17 blessés par brûlures. Les survivants de la 3^o sont renvoyés à Harcourt. Un petit monument, à la mémoire de la compagnie est élevé dans le parc du château. Les noms des morts y sont gravés dans une croix de bois.

Le 5 juillet 1944, la 3^o, de Ribbentrop, entièrement rééquipée de 17 Panzers neufs, reçoit l'ordre de rejoindre le front. Ces chars ont débarqués à Paris le 14 juin et ont continué par voie routière jusqu'à Harcourt.

Le 7 juillet, elle est engagée dans la bataille de Caen, de nouveau sous le commandement de Rudolph Von Ribbentrop qui assiste au terrible spectacle de son bombardement.¹ Cette information est contestée par Nikas Zetterling².

Mais pour savoir ce qui se passe à Harcourt même, redonnons la parole à Monsieur Delacaize

« Chaque jour, nous voyons arriver des soldats allemands battant en retraite, Amaigris, hirsutes, mal habillés, le regard apeuré qui comme les français en 40 fuient. Souvent la boulangerie est envahie de soldats qui réclament du pain. Un jour mon père voulant s'opposer à leur demande sentira l'acier froid de la mitrailleuse contre son corps et bien sûr laissera faire.

Puis il y eut une fois une surprise. Un soldat exténué, avec une barbe de plusieurs jours, déguenillé, plongea son regard interrogateur dans celui de mon père et se présenta. C'était Walter, l'ordonnance du capitaine qui avait réquisitionné une partie de la maison en 42. Il nous apprendra que celui-ci avait été tué sur le front russe mais que lui avait réchappé à toutes les batailles. Mon père lui donnera toute la nourriture qu'il désirait et il repartira vers son destin

Pendant deux ou trois jours, ce fut le silence dans le village. Le 25 août au matin, je prenais mon petit déjeuner dans la cuisine quand je vis apparaître dans le virage de l'église un char d'assaut avec des soldats... Je criais « les allemands reviennent ». « Ils n'ont pas le même uniforme ce sont des anglais » dit ma sœur. Petit à petit la colonne de blindés avança et prit la direction du Neubourg.

Peu à peu les gens craintifs sortir de chez eux et après un moment d'hésitation se précipitèrent vers les soldats. En réalité c'était une colonne de soldats canadiens, et certains parlaient le français. Et commença alors la distribution de cigarettes, chewing-gum, chocolat, et de boîte de corn beef, produit inconnu pour nous jusqu'alors. En échange ce n'était qu'embrassades, cris de joie, rires

¹ Sources internet ref Rudolf von Ribbentropp

² Normandy 2+1944 German Military Organisation ed 2000 Michel Le Querrec

euphoriques de la part de la population. Des hommes se présentèrent avec un brassard autour du bras portant les trois lettres FFI (forces françaises intérieures). Ils discutèrent avec le chef de la colonne et apprirent ainsi que Brionne venait être libérée et qu'ils allaient libérer le Neubourg.

L'un d'eux prit un drapeau français et le planta sur la mairie. Drapeau que nous n'avions pas vu depuis quatre ans...

Le maire se présenta pour assurer sa fonction de responsable de la commune mais il fut rejeté par les résistants qui lui signifièrent qu'à partir de ce jour il n'était plus maire et que c'était l'un d'eux M. ROUX communiste notoire qui le remplaçait.

À ma surprise, je vis un de mes cousins avec un brassard FFI alors que durant toute cette période il n'avait rien fait. Les règlements de compte commençaient.

À vélo je faisais des allées et venues dans tout le village et récoltais des chocolats auprès des soldats. On nous a dit que l'après-midi il y avait une grande fête à Brionne, je pris mon vélo et avec d'autres copains nous descendîmes à Brionne. Sur la place principale, il y avait foule et au milieu était dressée une estrade sur laquelle se trouvaient 4 à 5 femmes quasiment nues. Tout autour il y avait une cohorte d'hommes qui vociféraient. Les femmes avaient les poignets attachés et un des hommes commença à tondre l'une d'elles. La foule hurlait de joie. Il tondit ensuite son sexe et il en fut ainsi pour toutes les autres. Les femmes les yeux exorbités criaient « salope » et l'une d'elles leurs lançaient même des œufs. Enchaînées les unes aux autres, elles descendirent de l'estrade et telles des animaux furent obligées de parcourir la rue principale de Brionne. Je venais de découvrir un certain visage de l'âme humaine...

Le soir à Harcourt, il y eut un grand bal auquel tout le village participa. Il faisait très chaud.

Dans l'allégresse générale je dansais pour la première fois.

La vie continuait et je repris mon travail à la ferme. Les alliés y avaient laissé leur char.

Il n'y avait que quelques sentinelles pour garder une centaine de chars alliés. Nous avons donc tout notre temps pour monter dessus et nous glisser à l'intérieur. C'était nos Iles au Trésor. C'est ainsi que je me suis retrouvé en possession de deux pistolets lance-fusées et d'une quantité impressionnante de fusées. La nuit arrivée nous allions dans la campagne avec mes copains et nous faisons notre feu d'artifice. Ah la belle bleue, la belle rouge. Jusqu'au jour ou plusieurs jeeps conduites par la police militaire firent irruption dans la cour de la ferme. Les militaires fouillèrent la ferme de fond en comble pour s'assurer qu'il n'y avait pas de parachutistes allemands (nous étions au moment de la contre-attaque de la bataille des Ardennes). Ils pensaient que les allemands transmettaient des informations à l'aide des fusées aperçues. Nous serions les fesses mais pas vu pas pris. On rangea soigneusement tout le matériel en attendant des jours meilleurs. »

Le Prieuré N D du Parc fut lui-même occupé par des officiers de la Wehrmacht. Il s'agit en fait de l'Etat-major de l'armée allemande dans la région. Le lieu devait rester secret car la discrétion des occupants était extrême. Ils ne sortaient que rarement et toujours en civil. Il devait y avoir cinq ou six gardes mais toujours à l'intérieur. Parfois une voiture venait avec un officier supérieur mais elle rentrait dans la cour. Le Maréchal Rommel y était très souvent. Le Maréchal Goering y est venu une

ou deux fois.³ Ces faits n'ont pu être connus que par la circonstance que Madame Hucher, épouse de Roger Hucher fondateur du réseau de résistance HARTHUR pour la région ait été hébergée un temps par Monsieur Poisson dans un des pavillons du Prieuré ND du Parc qu'il habitait à cette époque. C'est en accompagnant Monsieur Poisson tous les matins à la messe, en passant par le Parc du Château que Madame Hucher faisait passer des messages à la résistance. Roger Hucher raconte qu'il a envisagé de faire sauter la maison, mais qu'il y a renoncé devant les risques de représailles pour la population d'Harcourt.

A propos de Rommel, on rappelle qu'après le mitraillage de sa voiture, une Horsh, sur la commune de Saint-Foy- de- Montgomery, il a été transféré à l'hôpital de la Luftwaffe de Bernay. Ironie, cette commune est le berceau de la famille de Monty, son pire ennemi depuis El-Alamein, où est né Gabriel de Lorges, capitaine de la garde écossaise qui planta fatalement sa lance dans l'œil d'Henri II, le 30 juin 1559, et dont la famille protestante fit souche en Angleterre. En outre certains historiens affirment que Rommel était également descendant d'un Huguenot émigré. Rommel a-t-il passé quelques jours de convalescence à l'Abbaye ?

Monsieur Albert Laurey qui habitait la maison des gardes barrières devant la gare d'Harcourt nous avait précisé qu'il avait été à l'école avec Madame Hucher qui était institutrice à St Eloy de Fourques et confirmer sa connaissance des faits ci-dessus. Le 21 Novembre 1998, nous rencontrons Monsieur Hucher dans sa maison de Beaumont Le Roger qui confirme aussi ces faits et dédicace son ouvrage.

Monsieur Pierre Godet, petit fils de Monsieur Léon et de Madame Léone Sarazin (lui, venu de Belgique pendant l'exode de 1914. On se rappellera à cet égard l'exode massif de civils belges au début du 1^{er} conflit mondial devant les exactions commises par les troupes allemandes stationnées en territoires occupés) et qui étaient fermiers à l'Abbaye du Parc en 1937 en pendant l'occupation raconte que sa mère, qui était alors une petite fille de 12 ans environ, aurait réceptionné un parachute auquel était accrochée une cage contenant un pigeon voyageur avec des instructions : donner des renseignements sur les troupes allemandes présentes. Son père y aurait répondu et relâché le pigeon qui a pris son vol (vers l'Angleterre ?)⁴.

Des pièces de DCA auraient également été installées dans l'enceinte du Prieuré, tant pour protéger les occupants de hauts grades que la garnison de SS commandée par le fils du ministre de Affaires étrangères stationnée au Château.

Les derniers allemands quittent le Prieuré avant l'arrivée des troupes canadiennes, le 25 août 1944, qui libèrent Harcourt sans réel affrontement.

³ Roger Hucher La résistance normande sous l'occupation nazie 1940-1944 Histoire très condensée du réseau Harthur par son fondateur. Le Neubourg 1984.

⁴ Propos recueillis le 7.09.2014 auprès de M. Pierre Godet résidant à Harcourt